

Accord de septième et dissonances

Temps et Lieux de Roland Giguère, Montréal, l'Hexagone, 1988, 112 p., 14,95\$.

Poèmes de route de Gérald Godin, Montréal, l'Hexagone, 1988, 72 p., 11,95\$

L'Enfant rebelle de Michel Muir, Hearst (Ontario), le Nordir, 1988, 80 p.

Chemins vacants de Guy Ducharme, Montréal, l'Hexagone, 1988, 92 p.

Jocelyne Felx

Numéro 54, été 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39104ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (1989). Compte rendu de [Accord de septième et dissonances / *Temps et Lieux* de Roland Giguère, Montréal, l'Hexagone, 1988, 112 p., 14,95\$. / *Poèmes de route* de Gérald Godin, Montréal, l'Hexagone, 1988, 72 p., 11,95\$ / *L'Enfant rebelle* de Michel Muir, Hearst (Ontario), le Nordir, 1988, 80 p. / *Chemins vacants* de Guy Ducharme, Montréal, l'Hexagone, 1988, 92 p.] *Lettres québécoises*, (54), 31-32.

ACCORD DE SEPTIÈME ET DISSONANCES

Temps et Lieux de Roland Giguère, Montréal, l'Hexagone, 1988, 112 p., 14,95\$.

Poèmes de route de Gérald Godin, Montréal, l'Hexagone, 1988, 72 p., 11,95\$.

L'Enfant rebelle de Michel Muir, Hearst (Ontario), le Nordir, 1988, 80 p.

Chemins vacants de Guy Ducharme, Montréal, l'Hexagone, 1988, 92 p.

Nous n'échappons pas à la présence concrète du mot. Jusque dans la hauteur des symboles, les images les plus surprenantes demeurent l'itération de nos réalités entachées d'événements et d'histoire. Ainsi chacun des quatre auteurs, dont il sera question dans cette chronique, balise une écriture, un imaginaire et une culture. Mais force est de constater que tous évoquent, comme les quatre sons d'un accord de septième, «la grande heure sans ombre¹» où le monde serait parfait, rond et mûr.

* * *

Plusieurs textes du dernier recueil de Roland Giguère, *Temps et Lieux*, ont paru dans des revues. À défaut de mouvement d'ensemble, ce livre tisse sur la trame de toutes ses divisions, les infinies variations d'une thématique qui s'impose depuis les années 1950. Et nombre de poèmes m'apparaissent comme des greffes de recueils antérieurs.

Temps et Lieux déroule ses cinq suites de poèmes et de proses autour des deux axes principaux signifiés par le titre même du recueil. Giguère aime «temporaliser» et spatialiser, comme si le temps devait s'ancrer dans un entourage et, inversement, les repères objectifs y acquérir un sens temporel. Subséquemment, c'est un amalgame de lieux concrets et d'abstraites inductions qui lève le poids des êtres et des choses.

Dès le premier poème, le temps ouvre sa voie souveraine :

*Quand passe le fer au fil du temps
quand le vent coupe la toile de lin
quand le chien hurle à l'inconnu (p. 9)*

Au fil des pages, le temps des verbes, certaines conjonctions, les adverbes et des verbes à acception temporelle (vivre, continuer, finir, se souvenir, se précipiter, recommencer, attendre, etc.) témoignent de la fascination de cette poésie lorsqu'elle s'attarde à méditer sur le temps. Qui plus est, un système de répétitions, au début des vers, agit comme maillon sonore et mémoire. Cette technique culmine dans le poème «Feu la poésie».

Ce rétrécissement des frontières de l'écrit par le mot inlassablement repris atteste d'une volonté d'encadrement, comme si le poème portait en lui l'émulation du tableau. Profondément, chez Giguère, me semble-t-il, la conscience du poème est un compte rendu de l'espace, du temps et du monde vécus, et l'évocation du tableau, son abréviation, sinon sa métonymie. De fait, les suites intitulées «Hors cadre», «le Chevalet de Redon» et «Paroles visibles» fondent cette idée. Et quel plaisir de voir les deux modes d'expression mis en parallèle devenir puissance d'un certain spectacle où se rêve la mutation d'un réel, faisant mentir ce vers de Giguère : «La poésie n'a plus de rêve» (p. 34)!

* * *

Poèmes de routes est le neuvième titre de Gérald Godin. Une annotation, au début, rappelle le fait que les vingt-cinq poèmes de ce recueil ont été écrits sur la route 20, entre Montréal et Québec. Pour ceux et celles de ma génération, irrémédiablement condamné(e)s à habiter la troisième planète, en partant du soleil, ce léger détail arrime quelque deux cent soixante kilomètres de terres dont le centre est Trois-Rivières, à l'embouchure de la rivière Saint-Maurice.



Godin y est né, au «1187 de la rue Hart» (p. 26). Dans ce Nord mitoyen, le poète succombe aux charmes des eaux et des mots qui nomment. Aussi les lieux évoqués dans son petit recueil croisent, préférablement à tout autre, le fleuve et les rivières, la Sainte-Anne à La Pérade, la Batiscan, à Batiscan, et la rivière à Pépin où Godin passa sa jeunesse «à chasser les queues de Pologne/ et à noyer les portées de chats» (p. 26). Une frénésie nominative sous-tend le recueil. À travers les lignes, est-elle aveu d'un mal d'existence qui a partie liée avec la peur de mourir, ou simple tourisme associé aux racines, et témoignant d'une nostalgie nationaliste fermée et stérile? Ne pose-t-elle pas aussi, en filigrane, la question de l'unité d'un monde, pour en faire apparaître l'origine et la fin?

Le recueil comprend deux suites dont la première, «Poèmes de trépan», est plutôt faible. De la deuxième, je retiens quatre poèmes : «De Daumal à Ducharme», «Le S S Mihalis Lomis», «Leurs mots» et «Les Ancêtres». Ce sont de beaux textes dont l'art réside dans le ton, dans l'approche oblique d'une réflexion sur la langue, ses mouvances, ses interdits («chieux de braquettes/ pourris de morpions», p. 21), sa mémoire secrète enfouie dans la matière, tel ce cargo dont «les cales sont pleines de mots/ les vieux mots/qui vont de peuple en peuple» (p. 32) et enfin ses métaphores :

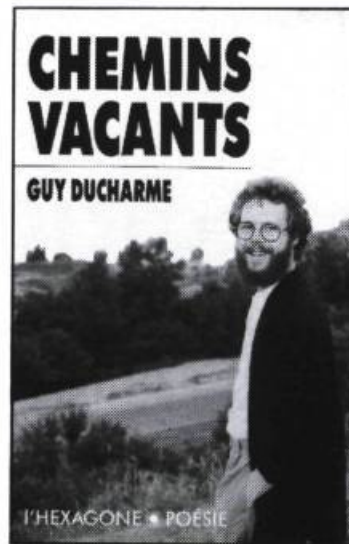
*Les paquets de poussière
en dessous du lit
ils appellent ça
des minous (p. 53)*

Loin des gloses, Godin évoque la langue, son histoire et, par certains côtés, son monde ancien. En ce sens, le titre du recueil, le propos, la forme des poèmes et la poétique du nom propre, relèvent de «la voix complice» chère au poète. La route (marine ou terrestre), qui facilite en «temps réel» l'interaction des individus, y figure la communauté des hommes et des femmes. Godin, mieux que bien d'autres, a l'art de dire en clair le sens des choses. Néanmoins peu de poèmes se détachent de cet ensemble pour offrir un recueil substantiel.

* * *

Dans le recueil intitulé *L'Enfant rebelle*, de Michel Muir, il est malaisé de saisir à quel tournant de la ligne s'établit la complicité entre les cimes de l'âme et ses bas-fonds? «Comme un feu tombé des étoiles» (p. 23), ce poète choisit de se fixer dans le cliché d'une pureté douloureuse vécue à fleur de peau. On voudrait aimer cette extrême liberté sans désordre, espèce d'immense cri vierge, cette voix oraculaire qui convoque les abîmes et les horizons.

Les premiers mots du recueil m'ont rappelé le début du *Cantique des cantiques*, comme si le poète annonçait, au sens allégorique, une noce mystique entre lui, le monde et l'acte de poésie associé à une démarche spirituelle : «Ma prophétie : une race de poètes» (p. 35). Mais quelle noce que celle qui caresse de la langue la flagellation, le «golgotha», le «calvaire» (p. 38), «l'idolâtrie de la chair [qui] corrompt» (p. 22), les «mortifications» (p. 47), les lamentations, les «berceaux profanés» (p. 53) et le «cilice éblouissant» (p. 47)! Muir force les portes du ciel pour contrebalancer l'abîme qui emplit le monde et déborde le temps. Et dans ce livre où les ressources stylistiques ont trop souvent recours à l'abus des compléments déterminatifs, des épithètes, des subordonnées relatives et du lexique des théologiens, Muir n'est pas loin de relancer de vieilles conceptions.



L'ENFANT rebelle

Michel Muir

POÉSIE
Le Nordir

Bref, on voudrait davantage toucher la région médiane et familière où affinités et correspondances sont en droit de jouer, là même où, me semble-t-il, se réalise la symbiose de la Noce et de la Croix.

* * *

Il y a un mystérieux essentiel dont certains petits livres ouvrent les portes. Un mystère sans figure ni métaphore, et qui se dégage de la lettre, telle une musique. Il ne faut pas y surprendre la vie ailleurs que dans sa fragrance instantanée, dans la singularité de ses minutes concrètes. Et c'est l'éblouissement d'un millionième de seconde!

C'est ce qui m'a plu dans ces *Chemins vacants* de Guy Ducharme, ce je ne sais quoi de détendu et de défait, avec des rythmes trainants et un progrès qui n'avance pas. Chaque page procède par tableau qui ne raconte rien, ou presque rien. Le référent y est minimal. L'impression fugitive garde, dans son instantanéité même, un caractère objectif et relativement impersonnel. Ellipses, ruptures, lacunes et points de vue intérieurs, en porte-à-faux sur le réel, y sont des dissonances maîtrisées. Dans ce livre, un toujours peu suggère plus que ce qui se dit. Consonnes et voyelles remuent des échos. Certains poèmes paraissent des préfaces à un développement qui ne se déclare pas. Enfin l'«orage» (p. 37), la «pluie» (p. 57), la «bruine» (p. 11), les «voiles» (p. 55), la «sépia» (p. 13) rendent «la parade incertaine», titre même de la première suite.

Cette voix sans pathos, dépouillée et fluide, contient et diffuse les plus élémentaires contradictions en accordant aux mots infiniment passagers, un poids indestructible au sein duquel aboutissent et s'abolissent les objets distinctement observés et nommés. Je me suis plu à sa totale et sereine immersion dans le présent absolu et à l'ordre de ses mots.

* * *

«La grande affaire, c'est le son, la puissance du son. Ce n'est pas la rapidité, la quantité, la difficulté des morceaux qui constituent le talent, c'est la qualité du son», disait un vieux professeur de musique. Et s'il en était ainsi de la poésie! □

Note

1. Paul Claudel, *Partage de midi*.